NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

73 Nº 1 1951

Les familiers du jeune Newman

Francis HERMANS

p. 43 - 58

https://www.nrt.be/fr/articles/les-familiers-du-jeune-newman-2614

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES FAMILIERS DU JEUNE NEWMAN

Grâce aux lettres de la jeunesse de Newman citées par Maisie Ward dans sa récente biographie (1), il nous est possible de connaître d'un peu plus près les parents, les frères, les sœurs, les amis (et surtout la délicieuse Maria Giberne, morte visitandine à Autun) de l'illustre converti d'Oxford. Quelle que soit l'inhabileté de mon pinceau pour lier les pans d'histoire livrés par la correspondance, l'intelligence imaginative de mon lecteur suppléera facilement à ma défaite pour ordonner ces fragments et ressusciter la vie au foyer d'un de ces êtres uniques qui ont heureusement marqué les penseurs catholiques du XX[e] siècle.

I

Qu'il soit bien entendu, dès l'abord, que le cœur de Newman a été façonné par une ascendance toute chrétienne. Chacun connaît la foi en la Providence qui orienta les démarches de cet esprit. Même d'aucuns ont suspecté là de l'égotisme, un amour-propre excité jusqu'à l'idolâtrie où l'on met Dieu à son service. Accusation ridicule, car la Providence, aux yeux de Newman, prend soin des menus détails quotidiens de tous les hommes, elle verse ses dons sur tous ses enfants, et de tous les maux fait sortir un bien, soit sur la terre, soit dans l'au-delà. Ainsi la vision newmanienne ne hausse pas l'ombre triste et fatigante d'un égotisme morbide, mais la joyeuse lumière d'une épanouissante divinisation (2).

C'est dans cette divine lumière que nous devons suivre les mouvements d'un cœur fin, exigeant mais dévoué, tout aimant. Sans doute, avec les années, la volonté maîtrisera mieux les excès d'une sensibilité débordante. Mais déjà celle-ci se meut dans la pureté de Dieu. Ce qui veut dire oubli de soi, souci des autres. Francis, le frère cadet de John-Henry, avait remporté deux fois la première place à des examens. A ce propos, Madame Newman écrivait à son aîné : « Je crois que je dois vous féliciter autant que Francis de son succès, car je soupçonne que votre inquiétude en ces circonstances fut plus grande que la sienne (3). » Et puis : « Francis est charmant. Mais je suis plus contente de votre compte rendu que du sien. Lui, c'est une belle pierre de diamant. Vous êtes, vous, un être si émotif ! *You are such a sensitive being* » (4).

(1) Maisie Ward, *Young Mr Newman*, Londres, Sheed & Ward, 1948.
(2) *Op. cit.*, p. 119.
(3) *Op. cit.*, p. 118.
(4) *Loc. cit.*

Si émotif, combien il dut se torturer, face au puritanisme de ses premiers maîtres qui violentait son âme tendre! A l'époque de la lettre citée ci-dessus, John-Henry, à propos de sa mère et de ses sœurs, traçait dans son journal les mots suivants : « Comme je les aime! Je les aime tellement que je ne puis m'empêcher de penser, ô mon Dieu, que vous allez ou me les ravir, ou me ravir à elles, à cause de mon trop grand attachement. Cette pensée me donne le frisson (5). » Il eut longtemps cette idée puritaine que Dieu lui envoyait des séparations et des privations pour punir son cœur trop aimant.

Il était, il fut toujours le dévouement même. Déjà le père trouva en son aîné l'aide la plus empressée. Au moment du krach des banques qui engloutit la fortune des Newman et donna tant de soucis à ses parents, John écrivait à son père : « Tout pour moi sera parfait, si vous voulez bien me permettre de m'occuper de mes frères et sœurs (6) ». A la même époque, sa mère lui communiquait la manière exquise dont la correspondance de son aîné la réconfortait : « Quand nous discutons, votre père et moi, voici le texte de mes « prêchements ». Depuis des mois, je commence et finis toujours par ces mots : Je n'ai pas peur, John en prendra soin (7). » Si donc les documents ne nous apportent guère de témoignages d'affection filiale de John-Henry vis-à-vis de son père, ce n'est pas qu'ils manquent, mais le père est mort jeune et l'importance du fils aîné apparut surtout après cette mort. En août 1824, la mère de John fit savoir prudemment au grand émotif « l'indisposition » du père. Après consultation d'autres médecins, elle osa enfin mettre son aîné au courant de la redoutable maladie (*sad illness*). Redoutable, elle le fut à tous égards, car la mort en fut le brusque dénouement. Le Journal de John-Henry marque encore la profondeur de la sensibilité de ce cœur affectueux : « L'événement bouleversant est survenu. Est-il possible! O mon père! J'arrivai à la ville dimanche matin. Il me reconnut, essaya de me tendre la main et dit : *Que Dieu te bénisse!* Il prononça ses dernières paroles au soir du lundi. Il semblait en grande paix spirituelle. Néanmoins il ne put articuler que ces seuls mots : *Que Dieu te bénisse! Merci, mon Dieu; merci, mon Dieu!* Et pour finir : *Mon bien cher...* Le jeudi, il paraissait si beau. Il y avait un tel calme, une telle douceur, une telle maîtrise, une telle majesté dans toute son attitude! Peut-on être matérialiste quand on contemple un cadavre d'homme ? »(8).

Mais l'être que Newman aima le plus au monde, ce fut sa mère. A partir du jour où, devenue veuve, Mrs Newman s'absorba dans le souci de ses enfants et singulièrement de son brillant aîné, elle put en toute réalité appeler John-Henry son ange gardien. Dès le début, elle trouve

(5) *Loc. cit.*
(6) *Op. cit.*, p. 105.
(7) *Loc. cit.*
(8) *Op. cit.*, p. 106.

la formule qui résume son sentiment : « Pour vous, vous fûtes la fierté silencieuse de ma vie passée, et maintenant je regarde vers vous comme vers le réconfort et le guide de ma vieillesse (9). » Est-il plus belle louange au monde pour un fils ?

L'aide de John-Henry, si imprévue qu'elle puisse nous paraître de la part de ce futur penseur enseveli dans ses livres, n'est pas seulement celle d'une vive amitié inlassable, elle est aussi de l'ordre strictement matériel. L'étudiant d'Oxford a assumé la charge financière de toute la famille. En août 1826, deux ans après la mort du père, John-Henry écrit à sa mère : « A propos d'une maison, permettez-moi de vous exprimer mon sentiment. Le sujet vous tracasse, je n'en doute pas. Ne pensez-vous pas à moi et à ce que j'entreprends ? Moi, je pense à Francis et j'espère que nous aurons un foyer. Je regarde cette recherche d'une maison comme un devoir à votre égard. Pourrais-je être dans l'erreur en accomplissant un devoir ? C'est à nous d'envisager l'avenir... C'est un devoir pour moi à votre endroit et à celui de mes sœurs. Je suis sûr que c'est là une décision si nette et si bonne qu'il ne peut y avoir d'hésitation à ce sujet... (10) ». Quelques jours plus tard, Newman se mettait en chasse à Brighton, tandis que la cadette Mary et la mère battaient le pavé aux environs de Londres. Ce fut Brighton qui l'emporta, et pour quelques années nous y trouverons la famille Newman installée avec assez de confort et de beauté.

Qu'on ne s'étonne pas des interventions pratiques de notre John-Henry, si enfoncé déjà dans les enivrantes délices des classiques et bientôt envahi par l'étude des Pères. C'est bêtise d'imaginer l'intelligence des grands méditatifs (tel Newman) comme inhabile à descendre aux affaires quotidiennes. Certes, à l'heure où ces esprits s'appliquent à percer quelque haut mystère de la philosophie ou de la religion, l'abstraction peut causer de la paralysie du côté des choses matérielles, mais cette momentanée absence intellectuelle ici signifie simplement présence ailleurs. En fait, une vraie intelligence, souple face aux subtilités de la métaphysique, se révèle souvent plus apte qu'une autre aux choses pratiques quand elle veut bien s'y livrer. Pour Newman en tout cas, l'esprit se mouvra toujours avec une égale agilité du côté des soucis matériels et du côté des abstractions, selon les nécessités de l'heure. C'est sans surprise que nous devons l'écouter donnant d'excellents conseils à sa mère à propos de l'ameublement de la maison de Brighton.

II

La préférée de l'aîné, depuis les tristesses de la banqueroute et du décès paternel, était l'espiègle cadette Mary. Elle était, elle fut jus-

(9) *Op. cit.*, p. 117.
(10) *Loc. cit.*

qu'au bout la plus vive, la plus spirituelle, la plus choyée des sœurs du ménage Newman. Sa correspondance est étourdissante (chaque phrase pétille comme une eau minérale mousseuse). Un lot de ses lettres fut publié par Anne Mozley, mais le reste n'est pas inférieur à l'imprimé. « Oh ! je voudrais écrire aussi vite que je pense », telle est l'aspiration par où débute une lettre de cette fée légère, et sa plainte continuelle est qu'elle n'y arrive pas. Ecoutez encore cet autre début d'une lettre à sa sœur Harriett : « Je m'installe à ma table, chère Harriett, dans une frénésie de plaisir, de tristesse, d'impatience, d'affection, d'admiration. Plaisir à cause de ton bonheur. Tristesse à cause de ta lettre (Harriett s'était plainte d'un mal de tête). Désappointement, impatience de te voir. Admiration pour vous tous... Oh ! Harriett, je désirais te dire une immensité de choses, et je ne parviens pas à en exprimer une !... Je voudrais me tenir tranquille, mais le moyen quand je vois maman transcrire à tante ta charmante description de l'examen de John ?... Pauvre demoiselle au mal de tête, pauvre demoiselle scandaleuse, douce demoiselle, jolie demoiselle, chère demoiselle ! Par quoi vais-je commencer ? L'arrivée de maman vendredi me ressuscita tout entière, alors que j'allais couler dans la torpeur du découragement. Etc. » (11).

Elle était, face à John-Henry, attirée et comme paralysée à la fois, dans ces sentiments que l'on a, la nuit, au milieu d'une situation irréelle et immobilisante. Il avait 25 ans, elle 16, et la science comme l'autorité du grand frère la fascinaient. Dans une lettre à John, elle confesse : « Chaque fois que je me mets à vous écrire, je suis confuse. Je pense que c'est de la vanité. Pourtant, je n'éprouve pas cette gêne à l'égard des autres » (12). Elle voulut secouer cette paralysie et, un jour, elle osa, dans une lettre amusante, le qualifier — c'était bien la première qui perpétrait ce sacrilège — de jeune homme ridicule. Mais tout de suite elle implorait le pardon de son incartade, et finissait en ces termes : « Quand j'y pense, il me semble avoir trouvé le secret de ma paralysie lorsque je vous écris : c'est de ne vous avoir jamais dit que vous me paralysiez (13). »

La vie de Mary fut excitante et heureuse. Son intelligence assimilait les connaissances les plus disparates. Plusieurs de ses lettres sont rédigées en un français assez pur pour une jeune fille anglaise de cet âge. Dans un autre domaine féminin, elle confectionnait elle-même toutes ses robes ; mais elle lisait et savait relire des piles de livres sérieux dont elle faisait sa substance personnelle, sans compter les romans (« *Evelina* même est extraordinairement bête »). Elle apprit par cœur les poèmes de Keble, le pieux professeur d'Oxford, bientôt le collègue et l'ami de son frère aîné. Elle aimait la musique et singulièrement le

(11) *Op. cit.*, p. 119.
(12) *Op. cit.*, p. 123.
(13) *Loc. cit.*

chant, mais toujours avec cette vivacité originale, divertissante, et la grâce de sa primesautière jeunesse. Elle écrit, par exemple, à Jemima : « Voilà ! j'ai un plan magnifique. Laisse-moi voir quel jour nous allons le réaliser. Ah ! veux-tu chanter : *Mon joli page* ? Tu chanteras le contralto, puis tu m'attendras, tu imagineras que tu m'entends chanter le soprano. Tu comprends ? Ce sera vendredi matin, à dix heures et demie précises. Je ferai exactement de même et je chanterai le soprano. Et alors, quand nous arriverons au passage où nous chantons ensemble,... ah ! ah ! ah ! comme c'est bête !... enfin, dis-toi que si tu peux le faire, moi je le ferai indiscutablement et m'imaginerai que tu es en train de faire comme moi (14). »

On se représente aisément quel lutin batifolant cette cadette dut être pour le grave John-Henry, déjà obsédé par l'avenir de ses frères et sœurs et bientôt lanciné par l'allure protestantisante de l'Église d'Angleterre. On comprend qu'elle devint sa préférée. Avec elle, pas de lutte d'idées : le grand frère émerveillait trop la petite sœur. Et le cœur de cette enfant qui n'avait plus de père enveloppait tout naturellement le cher aîné d'une tendresse quasi-filiale.

Joy of sad hearts, and light of downcast eyes,

ainsi l'appelle Newman (dans son poème *Consolations in Bereavement*) : joie des cœurs tristes et lumière des yeux baissés (15). Le poème fut écrit en avril 1828, peu de temps après la mort de sa toute chère Mary.

Il faut, pour bien comprendre le cœur de Newman, raconter cette mort d'après le récit de Maria Giberne, l'amie qui se trouvait en janvier 1828 dans la maison de Brighton : « Le vendredi, Mary se plaignit d'un mal à la poitrine... Au dîner, elle se sentit si malade qu'elle quitta la table, et ce fut la dernière fois que je la vis debout. » Là-dessus, des réflexions à propos de Newman même : « Déjà je commençais à admirer Mr Newman, mais avec un certain étonnement. Ce jour-même, au dîner, il avait dit des choses qui révélaient une belle intelligence, mais non une âme religieuse. » Le récit poursuit : « Jemima suivit bientôt Mary, et après le dîner, ce fut la mère qui nous quitta. Elle nous revint dans une attitude alarmée et anxieuse : *John*, dit-elle, *je pense que nous devons appeler le docteur Price ; Mary est très malade.* » Maria Giberne, ce jour-là, avait une rage de dents, et comme, dans la matinée du lendemain, elle avait appris que Mary ne souffrait plus, elle s'était rendue chez le dentiste. Quand elle rentra, ce fut John-Henry qui vint lui ouvrir. Il était pâle comme les cendres. Il la fit entrer dans un salon. « Mon cœur, raconte Maria Giberne, s'effondra, et je m'affalai sur une chaise. » John-Henry s'appuyait à la table, face au feu allumé. « Je le vois encore, poursuit l'amie de Mary, avec son visage sérieux, ses yeux fixant le feu, ses joues mortellement pâles, ses lèvres serrées — mais quand il parla, ses lèvres tremblaient —, ses mains croisées et

(14) *Op. cit.*, p. 130.

(15) *Verses on Various Occasions*, Londres, Burns and Oates, 1868, p. 24.

closes. Toute son attitude dévoilait un tempérament sous le contrôle parfait d'un cœur viril très haut... Après nous avoir communiqué des nouvelles de l'événement, il ajouta que le docteur n'espérait pas voir la mourante arriver au lendemain matin. » Maria Giberne, lente à percer la psychologie de Newman, lui demanda de prier avec elle pour la guérison. Alors elle le vit faire un grand effort sur lui-même et l'entendit prononcer ces mots désespérés : « Je vous dois la vérité... Elle est morte. » Lentement, il se mit à raconter des détails sur les derniers moments, puis, pensant tout à coup au repos nécessaire à la pauvre amie, il prit congé d'elle, en lui souhaitant une bonne nuit... Pour les funérailles, Maria Giberne use d'un mot expressif pour rendre la dévastation d'un cœur aimant : « En regardant John, écrit-elle, il me semblait voir un cadavre ambulant, et je pensais : A vous le prochain tour ! » *A walking corpse,* c'est en termes presque identiques que l'on peindra Newman, alors qu'à Littlemore, à la veille de s'engager dans l'Eglise catholique, il travaillait douze heures par jour au *Développement du dogme*... Bien des années plus tard, Maria Giberne écrivait à Newman : « Ce jour-là, vous nous avez parlé d'elle avec des sanglots dans la voix, et brusquement vous nous avez quittées. »

Ces sanglots, on croit les entendre dans nombre de lettres de John-Henry, soudainement ému au souvenir de Mary. Mais plus souvent, c'est une présence angélique qui pour lui se dresse au milieu des beautés de la nature et qui vient se poser à ses côtés. En mai 1828, il écrit à Jemima : « La chère Mary m'apparaît dans chaque arbre et se cache derrière chaque colline. Ce monde est un voile, un rideau. Beau, mais ce n'est qu'un voile. » Et bien des mois après, il avoue encore : « Son image se lève en face de moi le plus souvent la nuit, quand j'éteins la lumière et que je me couche. N'est-ce pas là une bénédiction ? » (16).

III

Je ne m'arrêterai pas aux deux autres sœurs de Newman, Harriett et Jemima. Pour Mary, on trouve, dans les lettres de la famille, cent détails sur son école, sa gouvernante ou ses maîtresses. On ne lit rien de pareil à propos des deux sœurs. Leurs mère et tante ont veillé surtout à leur donner, durant l'adolescence des aînées, cette éducation distinguée qui seyait à des jeunes filles de la bonne bourgeoisie. Plus tard, on a l'impression que leur culture — non négligeable, du reste — se composa à picorer les miettes de la riche table du grand frère, sans compter quelques morceaux substantiels fournis par les amitiés ou les lectures (17).

Durant les très pénibles années qui de 1840 à 1845 conduisirent

(16) *Op. cit.*, p. 149 à 151.
(17) *Op. cit.*, p. 131.

Newman de l'anglicanisme au catholicisme romain, ce fut à Jemima que le futur Cardinal s'ouvrit presque toujours de ses secrètes angoisses. Elle saisissait plus vite qu'Harriett les nuances de sentiment que cet analyste, émule de Montaigne, déchiffrait en son âme déchirée. Et elle savait mieux réagir. J'imagine toutefois qu'elle et son mari — plus tard — durent être un peu déconcertés, quand Newman, très heureux, au demeurant, d'être le parrain de leur premier enfant, leur écrivit : « Si Jemima a la mémoire du calendrier, elle se rappellera que la fête de saint Athanase tombe le 2 mai (jour de la naissance de l'enfant des Mozley). Je propose donc de nommer mon filleul Athanase Mozley. » En dépit de cette demande, les parents appelèrent leur fils Herbert (et Newman, tout simplement, fut son second prénom). Les lettres de l'oncle font souvent allusion au gentil neveu : elles racontent, par exemple, comment un paroissien de Littlemore avait fait un rêve à son sujet, ou comment le parrain adressait mille amitiés à son filleul qu'il se réjouissait de revoir (18).

Mais c'est de Francis et de Charles, les deux frères de John-Henry, que nous devons tenter de dessiner le portrait. Peut-être ont-ils entre eux trois des traits de famille, mais, pour ma part, je me sens inhabile à les distinguer. Peut-être aussi, chez Francis, y eut-il, par rage d'excellence personnelle, comme un acharnement à différer de John, mais rien de semblable n'apparaît chez Charles qui dès l'abord et par nature trancha sur ses frères. Faute de compétence en biologie qui me permettrait de rechercher, de deviner les causes de cette incroyable diversité, je me borne à la signaler, à l'illustrer.

Dans une lettre de 1845, Francis observe que dès sa cohabitation avec John (en 1821) — ce dernier fréquentait Trinity College, l'autre s'y préparait sous la conduite de son frère —, une nette opposition avait contrarié les rapports des deux Newman. Francis accuse sa propre dureté, son âpreté, son inexpérience : « Vous avez toujours eu, écrit-il à John, un cœur plus délicat et plus tendre que le mien. » C'est possible, mais cela ne veut pas dire que toute la faute des incompréhensions en fut à Francis. Tom Mozley, pupille de John et futur mari d'Harriett, parle de l'attitude de Francis à l'égard de son frère comme d'un antagonisme continuel mais aimable et supportable (19).

Une lettre (de 1822) de John à ses parents décrit de plus près quelle sorte d'intelligence, positive et sèche, possédait Francis. Il était question, alors, de détourner celui-ci des études classiques pour le vouer aux affaires. John proteste, affirme qu'il sait mieux juger des aptitudes de son frère : il l'a vu penché sur des textes et a admiré sa vigueur à scruter leur sens. Mais Francis n'est pas un poète, affirme-t-il, c'est un esprit critique qui ne s'attarde pas à la beauté d'un passage, mais le soupèse, reconstitue son origine et le refait comme l'auteur lui-même.

(18) *Op. cit.*, p. 359.
(19) *Op. cit.*, p. 62.

J'ai été stupéfait, ajoute John, de la maîtrise que Francis affirma dans l'analyse des mètres grecs d'Eschyle, où il a découvert des choses que nul avant lui n'avait vues. Newman conclut : « Ainsi, comme je le disais tout à l'heure, j'ignore les intentions de notre père au cas où Francis n'irait pas à Oxford, mais je dois exprimer mon avis : Francis est très peu doué pour les affaires. Il est expéditif vis-à-vis des choses, mais très lent vis-à-vis des gens. Il est plus délié du côté des mathématiques que du côté de la philosophie morale. Pour tout dire, il me semble qu'on veut l'enlever justement à ce pour quoi il est fait. Toutefois, c'est là seulement mon *opinion* (20). »

Il serait intéressant de montrer la générosité de Newman à l'égard de ses parents et de son jeune frère, de faire voir comment, à force de calculs et sans doute de privations, il parvint à payer la pension de son compagnon. L'obtention du fellowship d'Oriel fut pour John non seulement un honneur exaltant, mais le moyen un peu vulgaire d'aider Francis. Tout ceci nous retarde, et j'aime mieux passer au récit de la curieuse vie de ce jeune homme perdu dans les abstractions et qui n'était pas fait pour la toute simple réalité quotidienne.

Chose étonnante ! un tel mathématicien va s'éprendre des théories fumeuses des millénaristes. « J'ai reçu une délicieuse lettre de Francis, écrit Madame Newman à John en 1829. Cette lettre est pleine à moitié de notre Mary chérie, à moitié du Millénium (20). » Cette lettre venait probablement d'Irlande où Francis était précepteur dans une famille de Dublin et où il s'était embéguiné d'un certain John Nelson Darby, fondateur de la secte des Darbystes. Cet illuminé logeait dans une hutte, mourait de faim et se négligeait à tel point qu'il en était devenu un béquillard aux joues tombantes, aux yeux injectés, à la barbe inculte, à l'habit pelé. Il apparut comme un moine de la Trappe aux regards émerveillés de Francis, il le séduisit, et tous deux se mirent à aspirer à une forme plus primitive du christianisme et à évangéliser les catholiques romains. Francis n'aimait pas ceux-ci plus que ne le faisait John, mais il trouvait dans saint Paul des arguments pour prouver que la justice réclamait leur admission au Parlement. On voit le spectacle : John se rapproche de Rome et combat en même temps l'émancipation des catholiques, Francis s'enfonce dans les billevesées du protestantisme le plus extravagant et lutte pour cette émancipation.

Un beau jour, Francis se décida à partir en Perse avec une expédition missionnaire, groupement excessif qui devait évoluer jusqu'à composer une secte. On saisit déjà les oppositions entre les deux frères, car chacun se rappelle la lenteur avec laquelle John s'est défait de ses attaches à l'anglicanisme. Leur professeur d'Ealing, Mayers, avait rêvé autrefois de les couler tous les deux dans le même moule puritain. L'un

(20) *Op. cit.*, p. 63.
(21) *Op. cit.*, p. 164.

et l'autre avait brisé le cocon, mais de cette chrysalide imprévue, quel fut le papillon ([22])?... Francis s'embarqua pour la Perse en 1830. Ce fut la plus étrange, la plus misérable des expéditions. Ces prédicateurs improvisés ne connaissaient pas la langue du pays : l'évangélisation fut nulle. Bientôt le climat les accabla : trois femmes missionnaires en moururent. On les persécuta : un jour même, la populace les lapida. Francis, par deux fois, tomba gravement malade. Et l'acide de la réalité quotidienne dissolvait peu à peu tout le calvinisme de l'enfance... John et Francis se revirent en 1833 au foyer familial, Francis épuisé par son chimérique apostolat persan, John plus alerte que jamais après la croisière méditerranéenne et la maladie en Sicile et prêt au combat pour le Mouvement d'Oxford.

Francis et John, en répudiant l'anglicanisme, ont sacrifié une brillante carrière à Oxford. Mais John, nous savons de quelle grandeur ce sacrifice a été comme le fondement. Pour Francis, nous le retrouvons professeur de latin dans une institution libre de Londres. Toujours original. Des étudiants ont raconté des anecdotes amusantes à propos de ce professeur. Le pauvre homme n'avait aucun sens de l'humour; ses élèves en avaient, eux, à revendre; alors... Il ne fallait d'ailleurs pas être très doué de ce côté. Francis stimulait cette faculté rien que par son accoutrement. En hiver, il portait trois habits. Celui d'au-dessus était verdi par le temps. De plus, ces trois habits, il les recouvrait encore d'un large manteau informe, percé au milieu pour y passer la tête. Et sur celle-ci régnait un sale immense chapeau blanc. Et pourtant un brillant professeur, remarquent les étudiants.

Au point de vue religieux, il passa d'abord d'une secte à l'autre (ainsi, il reçut le baptême par immersion en 1836 dans la secte des Baptistes), mais vers 1850, à l'heure où John avait reçu la plénitude de la foi et du sacerdoce catholiques, Francis avait perdu toute foi. Il écrivit beaucoup, et les titres de ses livres éclatent comme des bombes : *Le manque de morale du Nouveau Testament,* ou encore : *La dépravation historique du christianisme.* Il aimait rassembler des amis chez lui pour éructer à son aise des énormités. Et quand il avait bien scandalisé son auditoire, sa femme (oui! cet excentrique était marié!) prenait à part les jeunes gens : « Faites pas attention! Francis ne ferait pas de mal à une mouche. C'est le meilleur des hommes ([23]). » Exactement, il avait substitué à la foi les fantaisies les plus saugrenues. Il était toujours anti-quelque chose: antivaccinationniste, antivivisectionniste, antitabagique, etc. Avec quoi, un maître non seulement en grec et en latin, mais en berbère, en numidien, en arabe moderne, en kabyle, langues pour lesquelles il composa des dictionnaires à l'usage de ses élèves intermittents.

Francis affirme qu'il n'eut jamais avec son aîné de désaccord per-

(22) *Op. cit.*, p. 165.
(23) *Op. cit.*, p. 166.

sonnel, mais à quoi se réduit un accord si les idées du tout au tout sont opposées ? Dès lors, Newman n'aima jamais rencontrer son jeune frère. Quant à Francis, il sortait malade d'un entretien avec John. Vieux tous deux, ils se virent à l'Oratoire de Birmingham. Il fallut deux nuits d'insomnie à Francis pour se remettre de cette entrevue. Les heurts d'opinion et de tempérament sont visibles dans le petit livre que Francis rédigea après la mort du Cardinal sur leur jeunesse. On sent là le style et l'emphase de quelqu'un qui veut avoir le dernier mot (24).

IV

Entre Francis et John, Charles suivit une destinée qui apparut dès l'abord à l'entourage comme un problème et qui en resta un jusqu'au bout. Devant la croyance, il fut vite un négateur absolu. John s'efforça de le redresser par la persuasion de son cœur et la pressante logique de sa vive raison. « Ma tête, mes mains, mon cœur sont épuisés par la longue lettre envoyée à Charles et qui renouvelait la controverse que nous eûmes il y a cinq ans. Je lui ai fait parvenir l'équivalent de neuf sermons. » Ainsi John à sa mère (25).

En fait, Charles tourna à l'anarchiste. Il affirmait : « Une société menée par les conventions n'est pas une société pour moi. Je voudrais vivre chez les Caraïbes, c'est-à-dire au milieu de gens qui sont justes. » Justice pour lui, cela voulait dire son propre droit à être toléré comme il était par la société, et la société c'était John et Francis. Ses deux frères, au demeurant, remplissaient noblement cette condition, mais en recevaient peu de gratitude de la part de Charles. L'énergie que nous avons vu John et Francis utiliser à composer leurs ouvrages, Charles la gaspillait à se quereller avec ses frères, et d'ailleurs avec tout le monde. Voici un échantillon de la délicatesse de cet hurluberlu (lettre à sa mère) : « Parce que je ne sens pas comme les autres à propos de la mort de Mary, on dit que je prends la chose trop légèrement, que je n'ai pas de cœur. Quelle étroitesse d'esprit!... Monsieur Williams ... n'a-t-il pas perdu sa fille unique ? Quand je rapportai la mort à Mr Hayes, il prit cet événement à hauteur d'épaules : *Bah!* dit-il, *ce sont des choses qui arrivent.* Et il avait raison. Des gens sensés ne boivent-ils pas du vin sur un champ de bataille parsemé de morts et de blessés ? C'est toujours mon habitude, quand j'écris, d'exprimer ce qui se trouve au bout de ma plume. Et s'il ne m'est pas permis d'agir ainsi, j'aime autant ne plus faire de correspondance (26). »

Si différents qu'ils fussent entre eux, John et Francis furent tou-

(24) *Contributions chiefly to the early History of Cardinal Newman.*
(25) *Op. cit.*, p. 168.
(26) *Op. cit.*, p. 169.

jours d'accord pour aider Charles. Mais ce n'était pas facile. Pendant tout un temps, ils se demandèrent si leur frère ne poussait pas l'imbécillité jusqu'à la folie. En fin de compte, ils se bornèrent à le taxer d'originalité. Quant à Charles, il avait sa manière loufoque de juger les deux autres. Par exemple, il décrit ainsi la famille à John même : « L'état de la société en Angleterre a fait de mes deux frères des gens naturellement fous, ou bien ils sont parvenus à une folie artificielle par leurs efforts à s'échapper à leur folie naturelle. La famille Newman est une famille de fous comme peut-être on en trouve peu dans cette contrée de fous. Francis, au moment où il déraille, est le fou le plus fou que j'aie jamais rencontré. Proche de lui, il y a vous ou moi. Quand je me trouve avec Francis, je n'ai jamais l'impression d'être dans la compagnie d'un homme. Une moitié d'homme, voilà tout ce que je puis lui concéder. Pour vous, mon jugement n'est pas le même. Vous êtes un homme entier, doué du privilège d'actions personnelles ([27]). »

Mais Francis rendit la pareille à son frère, dans l'esquisse acide qu'il traça de lui en une lettre à un ami qui analysait les influences du foyer sur la formation de Francis et de John : « Vous ignorez évidemment que j'ai deux frères. L'aîné est le Dr J. H. N. Le second, Charles Robert N., est de trois ans plus jeune que lui. Je n'en parle jamais, car il n'est pas fait pour la société à cause de sa morbidité. C'est un philosophe cynique dans un habit d'aujourd'hui. Il a certes des qualités, mais aussi un défaut désastreux, celui de censurer toujours tout le monde. A cause de ce défaut, au demeurant, il s'aliène les amis au fur et à mesure qu'il se les fait, et c'est ce défaut qui l'a rejeté de tous les postes où il aurait pu être utile... Il a vécu plus de trente ans dans la solitude et l'inutilité. Sa ruine morale a son origine dans la *Philosophie socialiste et athée* de Robert Owen. Mais à cette heure, il commence à critiquer Robert Owen lui-même. Son seul plaisir en compagnie semble être de noter les traits qui lui permettront de condamner des fautes avec ingéniosité, impertinence et insolence. Aussi personne ne peut-il le supporter. Il a formellement renoncé à sa mère, ses frères et ses sœurs depuis quatorze ans, et il demande aux étrangers de ne pas le prendre pour un Newman... pour le motif qu'autrefois il était religieux et que maintenant c'est un athée. Il a subi les mêmes douces influences du foyer que nous tous. Et comme il est devenu insupportable et inutile, allant même jusqu'à mordre les mains qui le nourrissent, il ne faut pas attribuer trop d'importance aux influences de la maison paternelle, si précieuses qu'elles puissent être ([28]). »

Mais c'est John-Henry Newman lui-même qui nous livrera le portrait le plus miséricordieux et partant sans doute le plus exact sur son

(27) *Op. cit.*, p. 170.
(28) *Op. cit.*, p. 171.

puîné. Insolent, certes, Charles l'était, et comme révolté. Un dynamisme qui gicle comme du champagne trop secoué, une loyauté qui brise parce qu'elle-même n'est pas bridée et judicieusement dispensée, mais un bon cœur indubitablement dans cette poitrine volcanique. En 1840, l'Oxfordman, aux prises avec tant de soucis pour son âme et pour le Mouvement célèbre, est encore torturé du côté de son frère Charles : « Il est très lié avec les socialistes et aujourd'hui ne craint même plus d'en porter le nom ([29]). » Bien plus tard, dans une lettre adressée à sa nièce Anne Mozley, il écrira : « Je vous envoie ces quelques lignes pour vous annoncer que mon pauvre frère Charles est mort hier. Excentrique, violent, indépendant, il avait de curieux dons naturels, car il s'était attaché la mère et la fille dans la pension où il logeait. La mère étant morte, la fille alla jusqu'à refuser toute garde-malade pour mon frère, et elle-même le soigna jour et nuit durant sa dernière maladie ([30]). »

V

Au sortir de cette galerie presque inhumaine, quelle fraîcheur nous baigne, quand nous portons nos regards sur la délicieuse figure de Maria Giberne, la grande amie de Mary et bientôt de John-Henry Newman lui-même.

En vérité, l'amitié qu'elle eut pour l'espiègle et toute bonne Mary est assez naturelle. La difficulté est de comprendre comment elle en vint à l'amitié avec John-Henry. D'autant plus que ses premières relations du côté des Newman furent nouées d'abord avec Francis. Sarah, la sœur de Maria Giberne, avait épousé Walter Mayers, professeur d'Ealing qui fut le premier à orienter John vers les choses religieuses. Francis aimait rendre service à son maître, et c'est ainsi qu'il rencontra Maria en visite chez sa sœur. Miss Giberne partageait le puritanisme fervent de son beau-frère : ils faisaient partie du « monde des élus », du « peuple des sauvés », et le récit de leurs expériences sensibles accroissait de jour en jour leur intimité. Francis, comme nous le connaissons, fut vite emporté par ce courant de *revivals* qui répondait au désordre de sa sensibilité religieuse. Et il arriva une chose assez naturelle : il s'éprit de Maria, poussé vers elle par la pente des confidences spirituelles. Ce qui nous étonne, c'est que Maria Giberne répondit sans répondre. Elle se sentait plus ou moins attirée vers le cadet des Newman, assez pour croire que peut-être elle l'aimait, pas tout à fait assez pour s'engager. Quoi qu'il en soit, elle écouta d'une oreille complaisante les confidences de Francis sur le triste état spirituel des Newman. Il ne faut pas être grand psychologue pour comprendre que chez ce néophyte la ferveur et la charité provenaient

(29) *Op. cit.*, p. 360.
(30) *Op. cit.*, p. 171.

moins du désir de sauver des âmes que de l'espoir de fournir à la jeune fille l'occasion de prolonger, de faciliter et d'accentuer l'intimité.

Il eût été bien étonnant que la chose ne réussît pas. C'est avec un lyrisme assez féminin — un idéalisme exalté — que Maria Giberne raconte ses premières entrevues chez les Newman : « Une nouvelle ère venait de commencer pour moi... En novembre (et ce mois m'en est resté cher) 1826, exactement le 6, après des sollicitations répétées, les Newman entrèrent pour la première fois dans la maison (de ma sœur), et ce fut le point de départ d'une amitié qui m'est plus précieuse que la vie et qui, je l'espère, durera toujours. » Quelques lignes plus loin, Maria Giberne décrit l'impression que les sœurs de Newman lui firent au point de vue religieux : « Elles me parurent mondaines, mais je me souvins de ce que m'avait dit Francis : son souhait de les voir faire notre connaissance, car elles n'avaient jamais fréquenté de milieu religieux et n'avaient jamais entendu parler de sujets spirituels. Je me résolus donc à ne pas les forcer, à parler plutôt de choses et d'autres, car elles étaient très douées d'après ce que l'on m'en avait dit... Après quelques jours, je découvris des beautés inattendues dans le tempérament pas ordinaire des deux sœurs (Harriett et Jemima). Leur loyauté, leur affection l'une pour l'autre, le même jugement que le nôtre sur les niaiseries quotidiennes tel que je ne l'avais jamais rencontré sauf chez nous, me les rendit plus chères. Par ailleurs, je les jugeais terriblement réservées, et je commençai à remarquer combien moi j'avais été ouverte avec elles, alors qu'en revanche, elles ne me racontaient rien de ce qui les concernait personnellement... Et toutefois, malgré leur froideur à mon endroit, mon affection pour elles grandit de jour en jour... Je sentais ma grande ignorance et ma stupidité près d'elles comme je l'avais senti près de Francis, mais cela ne faisait qu'enflammer mon désir de nouer avec elles une amitié éternelle ([31]). »

Puis elle fit la connaissance de John. Jusqu'à ce jour, dans l'esprit de Miss Giberne, il était le malheureux qui ne fait pas partie de la Société religieuse par excellence ou pour mieux dire unique, de la Confraternité des Sauvés. Ce frère clérical de Mary, Harriett et Jemima, avec tous ses amis du clergé, quel gaspillage de forces perdues! Enfin, en 1827, Maria Giberne, invitée à Brighton, eut le loisir de contrôler le préjugé qu'elle nourrissait à l'égard de ce raide homme d'Eglise (*stiff Churchman*). Elle prenait le thé avec Harriett et Jemima, quand John entra. Il s'assit et se mit à bavarder avec ses sœurs. « Je l'observais, écrit-elle, mais lui ne prêtait pas la plus quelconque attention à ma personne, semblait ne pas m'entendre quand je parlais (pas à lui, d'ailleurs), et c'était si différent des hommages que j'avais coutume de recevoir des messieurs que cela me coupait le souffle. Il

(31) *Op. cit.*, p. 122.

était très attentif à sa mère et à ses sœurs, et ces circonstances peu banales éveillaient en moi un intérêt que je n'ai jamais porté à personne. Je concevais pour lui un grand respect mêlé de crainte. Quand le soir fut tombé, je l'entendis, amusée et triste à la fois, nous dire qu'il nous reconduirait à la maison (où elle passait la nuit). Il fit cela si simplement, sans discours recherchés, que je fus comme une empotée, surtout lors des longs silences qui semblaient ne devoir jamais finir. Ce n'est jamais lui qui rompit ces silences, mais toujours moi, et toujours comme une malheureuse empotée. Là-dessus jaillit le plus honnête et le plus extraordinaire des entretiens qui me combla de délices. Arrivés à la maison, je lui dis : « Ne vous donnez pas la peine d'aller plus loin, car la petite distance qui reste n'a vraiment aucune importance. » Il répondit : « Voilà! je vous ai conduite assez loin pour pouvoir m'en aller. » Pas la moindre petite remarque, comme aurait fait n'importe qui, sur le plaisir qu'il avait eu à me reconduire. Je désirai dès lors le voir plus souvent, pleine de curiosité à son propos, mais vers cette époque je pus à peine m'approcher de lui... En novembre 1827, maman invita gentiment les Newman, et la douce Mary vint avec Harriett (32). »

On aura observé cette jolie note psychologique bien féminine : John dédaigne la charmante enfant, et elle, la chère âme, s'éprend d'autant plus fort de cet homme jeune, fin et si grave. Elle se cabre pourtant contre ces sentiments qui déjà la tyrannisent, et elle ose écrire : « Je ne m'intéressais pas à lui, car je l'imaginais un cœur froid, réservé, sec, et j'étais persuadée que je ne tirerais jamais rien de bon d'un homme d'Église tellement gourmé (33). » Il faudra la maladie et la mort de la petite sœur Mary tendrement aimée pour qu'éclatent à la fois aux yeux de Miss Giberne la profonde religion et l'intense affectivité de ce cœur viril de Newman. Dès cette heure, l'amie de Mary s'attache avec sa fidélité de femme, toute captivée par la beauté d'une figure unique, au *stiff Churchman*. Elle voyait sa méprise à propos de Francis, et combien l'aîné l'emportait sur son cadet. Aussi, quand, en 1830, Francis, au moment de partir pour la Perse, offrit le mariage à Maria Giberne, la jeune fille refusa catégoriquement. Même refus au retour. Elle se sentait entraînée bien plus par l'idéalisme de l'aîné que par l'adoration du cadet. Elle sera parmi ces nobles femmes à qui le Mouvement d'Oxford découvrira une vue plus large sur les choses de Dieu, vue qui, au demeurant, la mènera jusqu'à la vocation à la vie religieuse (34).

L'amitié entre Newman et Miss Giberne grandit tout doucement. La première lettre du fellow à Maria date de 1833 et semble plutôt

(32) *Op. cit.*, p. 126 et 127.
(33) *Loc. cit.*
(34) *Op. cit.*, p. 171.

froide : il l'appelle « Chère Madame » et signe « Votre dévoué » (35). Mais comme toutes les femmes aimantes, Miss Giberne est une finaude : elle continue à accabler son nouvel ami de questions intelligentes, et, lorsqu'il daigne répondre, sa gratitude se déchaîne. Peut-on s'y prendre mieux pour plaire à un homme d'esprit ?... Jusqu'en 1835, ils se rencontrèrent sans doute beaucoup dans le cercle de famille des Newman, car avant cette date, il reste peu de lettres de Miss Giberne. Mais en 1835, à une lettre de quatre pages de Jemima à Maria, John remplit la 4e page et signe de ces mots consolants : « Très sincèrement vôtre et avec une très réelle estime (36). »

L'amitié entre Newman et Miss Giberne fut telle dans toute la force du terme. Cet homme réservé ne se livrait pas au premier venu. Ni pour ses sœurs ni pour les Mozley, il n'eut jamais, comme pour l'admirable amie, cette confiance qui avoue tout, même les sentiments les plus intimes. Confidente patentée, Miss Giberne le resta jusqu'à la fin de leur longue vie à tous deux. Mais écrivain, on pense bien que cet exigeant Newman ne laissa pas tranquille l'amie artiste, douée pour la plume comme pour le pinceau. Il veut qu'elle écrive. Pas des histoires pour enfants (*not write tales for children*) : l'Angleterre ne manque pas de romancières. *Mais que diriez-vous de biographies,* lui propose-t-il ; *par exemple, d'un calendrier anglais, esquissant pour le jour de leur anniversaire la vie de tous nos grands hommes ? Ou encore, ce serait une grande chose que des biographies de nos saintes...* (37). Mais il faut brusquer cette ébauche. Proposons le thème à un jeune historien : *les amitiés de Newman.* Dans la galerie aimable se dresserait la future visitandine d'Autun, car elle partagea avec notre héros les deux sentiments qui composent l'amitié : la confiance plénière, et le don de soi à un idéal commun.

VI

Si longues que soient ces pages, elles me paraissent courtes. J'avais imaginé d'abord d'intituler cette étude : *Le cœur de Newman.* Mais l'ambition de ce titre me troubla. Bien m'en a pris d'être modeste, car je distingue à présent la minceur de cette analyse. J'ai refoulé dans les coulisses les très nombreux acteurs qui s'agitent dans le drame religieux de la vie du jeune Newman. Je suis tenté, à cet instant même, de les citer, mais j'arrête ma plume. A quoi bon ? Faute de les faire vivre, je ne camperais que des marionnettes étiquetées. Au début de cette étude, j'engageais mon lecteur à prolonger, par un effort d'imagination, la vision que je lui offrirais. Au terme, je n'ose-

(35) *Op. cit.*, p. 308.
(36) *Loc. cit.*
(37) *Op. cit.*, p. 309.

rais même plus, de cette façon, masquer ma défaite. Peut-être toutefois aurai-je fait sentir ce qu'exprimait le délicat poème de Newman, rédigé à Oxford en 1829 (l'une de ces années que nous avons décrites ici avec le plus de dilection) : *A Thanksgiving* = Une action de grâces ? J'y détache la quatrième strophe, souvent citée sans l'achever :

Bénédiction des amis, qui, à ma porte,
Inattendus, inespérés, vinrent frapper,
Et, chose meilleure encore, l'indénombrable somme
Des délicieux sourires de la Maison (38).

Voilà ce qui a fait battre le cœur du jeune Newman et dont il remercie le Seigneur, car l'affection brûlante qui consuma cette âme choisie était alimentée au Foyer éternel :

Je suis tout tien, Seigneur, ton souci et ton choix,
Ma véritable gloire est tienne (39).

Francis HERMANS.

---

(38) *Blessing of friends, which to my door*
Unask'd, unhoped, have come;
And, choicer still, a countless store
Of eager smiles at home.

(39) *I am all thine, — Thy care and choice,*
My very praise is Thine.

Dans *Verses on Various Occasions*. XIV. *A Thanksgiving*, Londres, Burns, Oates & Cº, 1868, p. 41 et 42.